

Balzac

Le Faiseur

Présentation
par Philippe Berthier



L'AFFAIRE MADOFF VUE PAR BALZAC



Extrait de la publication

Balzac

Le Faiseur



Le plus grand de nos romanciers fut aussi dramaturge. Et, dans ce domaine, *Le Faiseur* est à coup sûr sa meilleure réussite. Cette comédie de mœurs, datée de la fin de sa carrière, met en scène un spéculateur génial qui, plumant les gogos sous prétexte de les enrichir, fait preuve d'une créativité intarissable dans les combinaisons financières les plus douteuses. «Saltimbanque de la Bourse», Mercadet pratique avant l'heure et avec un art consommé ce que Wall Street nomme aujourd'hui les *junk bonds*, ou «emprunts pourris»... Analyse au vitriol des dérives entraînées par le régime affairiste de la monarchie de Juillet, *Le Faiseur* est surtout le portrait d'un filou à l'énergie fabulatrice sans limites. À travers l'histoire de ce grand constructeur de châteaux en Espagne, Balzac, lui-même «faiseur» en son genre, nous rappelle une vérité essentielle: l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de mots et de vent.

Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant récemment défrayé la chronique serait le contraire d'une coïncidence.

Présentation, notes, annexes et bibliographie
par Philippe Berthier

Texte intégral

Illustration:
Virginie Berthemet
© Flammarion


Extrait de la publication
Flammarion

LE FAISEUR

*Du même auteur
dans la même collection*

ANNETTE ET LE CRIMINEL.
BÉATRIX.
CÉSAR BIROTTEAU.
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU. – GAMBARA. – MASSIMILLA DONI.
LES CHOUANS.
LE COLONEL CHABERT (édition avec dossier).
LE COLONEL CHABERT suivi de L'INTERDICTION.
LE CONTRAT DE MARIAGE.
LE COUSIN PONS.
LA COUSINE BETTE.
LE CURÉ DE TOURS. – LA GRENADIÈRE. – L'ILLUSTRE GAUDISSERT.
LE CURÉ DE VILLAGE.
LA DUCHESSE DE LANGEAIS.
EUGÉNIE GRANDET (édition avec dossier).
LA FEMME DE TRENTE ANS.
FERRAGUS. LA FILLE AUX YEUX D'OR.
GOBSEK. UNE DOUBLE FAMILLE.
ILLUSIONS PERDUES.
LE LYS DANS LA VALLÉE.
LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTTE. – LE BAL DE SCEAUX. – LA VEN-
DETTA. – LA BOURSE.
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.
NOUVELLES (EL VERDUGO. – UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR.
– ADIEU. – UNE PASSION DANS LE DÉSERT. – LE RÉQUISITIONNAIRE.
– L'AUBERGE ROUGE. – MADAME FIRMIANI. – LE MESSAGE. – LA
BOURSE. – LA FEMME ABANDONNÉE. – LA GRENADIÈRE. – UN
DRAME AU BORD DE LA MER. – LA MESSE DE L'ATHÉE. – FACINO
CANE. – PIERRE GRASSOU. – Z. MARCAS).
LES PAYSANS.
LA PEAU DE CHAGRIN.
PEINES DE CŒUR D'UNE CHATTE ANGLAISE.
LE PÈRE GORIOT.
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
PIERRETTE.
LA RABOUILLEUSE.
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.
SARRASINE suivi de L'HERMAPHRODITE.
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.
UN DÉBUT DANS LA VIE.
UNE FILLE D'ÈVE.
LA VIEILLE FILLE. – LE CABINET DES ANTIQUES.

BALZAC

LE FAISEUR

Présentation, notes et bibliographie

par

Philippe BERTHIER

Chronologie

par

André LORANT

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2012.

ISBN : 978-2-0812-8429-6

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

En attendant Godeau

Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et surtout une grande fortune : ce n'est ni le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat ; je ne sais précisément lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

La Bruyère, *Les Caractères*
(« Des biens de fortune »).

Balzac dramaturge

Lorsque, neuf ans après la mort de Balzac, *Le Faiseur* fut repris au théâtre du Vaudeville, Théophile Gautier estima que la France avait perdu « un auteur dramatique égal au romancier¹ ». Ce jugement nous semble relever davantage de la générosité amicale que de l'impartialité critique. Si Balzac n'avait pas écrit *La Comédie humaine*, nous ne nous intéresserions guère à son théâtre, qui bénéficie d'un puissant effet de réverbération romanesque. Reprenant plaisamment sans le dire la peu féministe définition que Bossuet avait donnée d'Ève, Roland Barthes qualifie le théâtre balzacien d'« os surnuméraire² ». Ce n'est pas très gentil, mais d'ajouter aussitôt que *Le Faiseur*, c'est « du phosphore de création ».

1. Théophile Gautier, *Le Moniteur universel*, 5 septembre 1859.

2. Roland Barthes, *Essais critiques*, Seuil, 1964, p. 90.

Quand on a vingt ans en 1819 et qu'on caresse des rêves de gloire littéraire, la voie royale est celle de la poésie, du roman ou du drame historiques (c'est le moment où déferle sur l'Europe le tsunami Walter Scott). Dans sa mansarde de la rue Lesdiguières, le pensoir aérien où il fera plus tard veiller la petite lampe solitaire de Raphaël de Valentin (*La Peau de chagrin*) et de d'Arthez (*Illusions perdues*), Honoré s'attaque donc fiévreusement à un ambitieux *Cromwell*, tragédie en cinq actes et en vers – pas moins de deux mille, pieusement recopiés sous sa dictée par la blanche main de Madame Mère. La lecture devant un aréopage familial se solda malheureusement par un four sans appel, annonçant celui de Flaubert donnant à quelques amis la primeur de *La Tentation de saint Antoine*, qu'ils lui conseillent aussitôt charitablement d'ensevelir dans le plus profond oubli. Sans se laisser abattre, le jeune dramaturge récidive en 1822 avec *Le Nègre*, mélodrame en trois actes et en prose, signé Horace de Saint-Aubin, présenté et poliment refusé au théâtre de la Gaîté. En 1838, lorsque Balzac tire sa troisième cartouche dramatique, ses motivations ne peuvent plus être celles d'un débutant en quête de légitimation : il ne s'agit plus de s'illustrer dans un genre prestigieux, ni même de surfer sur la vague de la mode, mais plus prosaïquement – et plus urgemment – de « bâcler un dramorama¹ » pour renflouer des caisses problématiques ; un succès sur les planches reste certes toujours hasardeux, et rien n'est moins programmable, mais s'il est au rendez-vous, les bénéfices peuvent être substantiels. Balzac cherche donc à faire jouer *L'École des ménages*, en cinq actes et en prose : las, aucun théâtre n'accepte de monter ce chef-d'œuvre (?) voué à rester inconnu. Le guignon se confirme en 1840, avec *Vautrin* : comme son amie George Sand, et pour la même « faute de pécune », comme disait Villon, Balzac monnaie et

1. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme* suivi de *Quarante Portraits romantiques*, Gallimard, « Folio classique », 2011, p. 365.

recycle ses romans sur la scène. Ce mélodrame (encore en cinq actes et en prose) semblait devoir drainer les foules au temple du genre, la Porte-Saint-Martin, grâce à une locomotive d'exception : l'acteur Frédérick Lemaître soi-même, monstre sacré qui devait briller dans le rôle fait pour lui du forçat amoureux. Malheureusement, poussé par quelque démon, la star conçut l'idée suicidaire de se composer une tête piriforme, dans laquelle les censeurs crurent aussitôt, non à tort, reconnaître la caricature d'une auguste personne (Louis-Philippe, le Roi-Poire dessiné par l'impertinent Charles Philipon). Station suivante du chemin de croix dramatique de Balzac, en 1842, la comédie *Les Ressources de Quinola* (toujours en cinq actes et en prose), jouée à l'Odéon, fut accueillie par un chahut qui ne lui permit pas d'atteindre vingt représentations. Même déception l'année suivante avec *Paméla Giraud*, drame bourgeois (cinq actes, prose), qui ne fut donné que vingt et une fois au théâtre de la Gaîté. Ce fut finalement *La Marâtre*, «drame intime» (cinq actes, prose), créé au Théâtre historique en mai 1848, qui connut une réception honorable, quoique grevée par un contexte politique agité peu propice à remplir les salles de spectacle.

Autant le reconnaître sans ambages : le bilan dramatique de Balzac est fort médiocre. *Le Faiseur*, qui traînait depuis la fin des années 1830¹, fut retravaillé et complété dans le sillage relativement encourageant de *La Marâtre*. Balzac pouvait espérer cette fois, et encore avec le grrrrrand Lemaître (comme lui-même disait par autodérision : «le grrrrrand Balzac»), vaincre la malédiction. Il n'en fut rien, puisqu'une fois de plus la pièce se vit condamnée à rester dans ses cartons, et Balzac s'endormit avant qu'elle ne se réveillât.

1. Voir «Histoire du texte», p. 22.

Le Faiseur, *comédie du capital*

L'action est supposée se dérouler en 1839, c'est-à-dire au moment même où Balzac a commencé la rédaction. Aucun recul : il s'agit d'une tranche bien crue de vie contemporaine, découpée dans la réalité économique, sociale et humaine de la monarchie de Juillet à son apogée. Lorsqu'il la termine, le légitimiste Balzac se retrouve citoyen de la II^e République, aussitôt après la sanglante répression de juin 1848. Voilà donc à quoi ont abouti les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, le « roi des Français », jamais sacré à Reims, et qui, porté par la banque et la boutique, avait ramassé la couronne tombée dans le caniveau. On raconte que, dans la voiture qui l'emmenait en exil, il ne pouvait que répéter convulsivement : « Comme Charles X ! comme Charles X !... » Contrairement à ce qu'on assure souvent, il arrive à l'Histoire de repasser les plats. L'arrivée au pouvoir du monarque bourgeois, dont les attributs héraldiques étaient un parapluie et un portefeuille, avait consacré le peu résistible basculement, de plus en plus sensible au fil de la Restauration, de la rive gauche, où s'enkyste dans son noble Faubourg nécrosé et marginalisé la vieille aristocratie héréditaire, à la rive droite, avec ses quartiers d'avenir où la nouvelle aristocratie d'argent, qui se moque des paperolles généalogiques comme de la particule, a le vent en poupe et affiche une réussite de plus en plus insolente. Qu'un des premiers résultats des Trois Glorieuses ait été de hisser à la présidence du Conseil, fût-ce fugitivement, un banquier comme Laffitte, est un symbole et un programme. Au sommet, trône un personnage que Stendhal (qui est à son service, parce qu'il faut bien manger) qualifie secrètement de « plus fripon des *Kings*¹ », et qui ne dédaigne pas de parfaire sa pelote en boursicotant grâce aux informations que lui transmet en

1. Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, éd. Béatrice Didier, Gallimard, « Folio classique », 1973, chap. 1, p. 32.

priorité le télégraphe optique, comme cela s'est vu en 1839, avec l'affaire de la fausse mort de don Carlos d'Espagne dont la nouvelle, sciemment diffusée, a amené la ruine de beaucoup et de faramineuses plus-values pour quelques *happy few*, dont l'hôte des Tuileries, qui gagne à tous les coups. L'exemple venant de haut, c'est à une véritable ruée vers l'or qu'on assiste, à une dilatation exponentielle des prétentions de la sphère financière, qui tend à se confondre avec le gouvernement, dans l'obscénité assumée d'un véritable affairisme d'État.

Balzac a été témoin de cette évolution, et situe sa pièce dans ce contexte où rien ne semble impossible à ces seigneurs modernes, les capitalistes, que Marx et Engels clouent au pilori dans leur *Manifeste*, exact contemporain du *Faiseur*. Résistons à la tentation de surinterpréter cette coïncidence objective en prétendant qu'à sa manière Balzac rejoint le combat du futur auteur du *Capital*. Bornons-nous pour l'instant à la relever, et surtout à rappeler un antécédent littéraire par rapport auquel Balzac ne pouvait pas ne pas se situer : la comédie de Lesage, *Turcaret ou le Financier* (1709). Cette pièce illustre l'adage selon lequel tout l'art de l'homme d'argent est de passer de l'arrière au devant de la voiture, en évitant la roue : ancien laquais, Turcaret tond et est tondu (comme Nucingen dans *Splendeurs et misères des courtisanes*) ; ignoble avec sa femme, qu'il paie pour rester enterrée en province, afin de pouvoir passer pour veuf à Paris, implacable en affaires, c'est aussi une dupe, victime de sa pué- rile vanité, et ses malversations n'ont aucun génie (il se borne à pratiquer l'usure). Mi-risible, mi-odieux, il est dénué de psychologie, sinon celle du parvenu primaire. Impossible de s'attacher à cet être à la fois sot et sans cœur, dans cette pièce aride, où la plaisanterie est sèche, sans véritable gaieté, et qui se résume à une chaîne de cynismes solidaires, comme le dit le valet Frontin : « Nous plumons une coquette ; la coquette mange un homme d'affaires ; l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du

monde» (I, 10). La seule humanité se réfugie chez une servante, significativement chassée presque d'entrée. Reste que *Turcaret* avait marqué une date dans la dénonciation, supposée comique, des abus de ceux que La Bruyère appelait les «P.T.S.», c'est-à-dire les «p[ar]t[i]s[ans]», agioteurs, usuriers, traitants, maltotiers et fournisseurs qui, prenant à ferme les revenus de l'État, se remboursaient plus que largement sur le dos des sujets. C'était aussi la première pièce française dont le principal acteur fût l'argent, comme alpha et oméga de la vie humaine.

On repère sans peine dans *Le Faiseur* quelques échos onomastiques de la pièce de Lesage : «Justin» évoque «Frontin», et le trisyllabique «Mercadet¹» n'est pas sans assonance avec «Turcaret». Mais là où il y avait du «Turc» (réputé sans foi ni loi, comme on sait), il y a cette fois du «Mercato», dans un personnage à qui s'ouvrent les infinies possibilités du Marché. La Bourse n'existait pas dans *Turcaret*. Elle est le cœur même du *Faiseur*, et donne à l'aventurier de la cotation une tout autre dimension.

Balzac campe une famille confortable et «normale» – père, mère, fille unique à marier, domesticité – que la monomanie de son chef plonge dans une crise suraiguë. Le modèle est ici traditionnellement moliéresque : Mme Mercadet tient à la fois de la Mme Jourdain du *Bourgeois gentilhomme* et de l'Elmire du *Tartuffe*, s'évertuant à sauver du naufrage la cellule familiale menacée dans son existence même par la toquade irresponsable d'un mari et d'un père. Elle seule tâche de faire entendre la voix du bon sens et de la prudence à un homme emporté par ce qu'elle appelle avec une admiration effrayée «la fertilité de ses conceptions» (II, 6), mais qui danse en permanence sur le fil du rasoir, entre le gros lot et la Seine, et cultive systématiquement des risques insensés, à la mesure des profits qu'il escompte à la

1. Nom par ailleurs attesté : un Mercadet avait été arrêté en 1826 pour usage de faux.

roulette russe de la Bourse et de son grand « peut-être ». Instrumentalisée par son époux qui se sert d'elle pour briller d'un éclat trompeur dans le monde (Mercadet a parfaitement compris la nécessité de ce que nous appelons aujourd'hui les « effets d'image » : « une femme est une enseigne pour un spéculateur », I, 6), elle est épuisée par les acrobaties permanentes auxquelles la contraint l'interminable inventivité financière de celui dont elle partage la vie. Leur héritière Julie, peu gâtée par la nature – ce qui permet de souligner à la fois le désintéressement de l'un de ses prétendants et la cupidité de l'autre –, est prise elle aussi en otage puisque le mariage doit être compris « en affaire » (I, 8), et se voit forcée d'entrer dans un sordide et humiliant marchandage qui piétine son inclination pour un jeune-homme-pauvre-mais-honnête. Quant au trio subalterne (valet, femme de chambre, cuisinière), là encore selon la tradition éprouvée du « double registre », il participe à son niveau aux tribulations de ses maîtres, sachant que leurs sorts sont liés, mais avec un dévouement dans l'épreuve qui reste sujet à caution et n'occulte pas une saine conscience de ses intérêts. Comme à la fin de *Dom Juan*, « Mes gages ! Mes gages ! » demeure bien l'obsédante préoccupation.

La Bourse, c'est la Vie

Qu'est-ce qu'un *faiseur* ? Le mot avait été glosé en 1836 par Vidocq – brigand reconverti bien connu de Balzac – qui en avait fait son gibier d'élection lorsqu'il était chef de la brigade de sûreté, dans son ouvrage *Les Voleurs*. Un faiseur (ou, en argot, un *philiberti*) est un escroc, mais de haut vol – dans tous les sens du terme, évidemment. Un pamphlet de 1707 s'intitule *La Nouvelle École des finances ou l'Art de voler sans ailes...* Associé avec quelques compères, il place des fonds chez un banquier, et fonde une ou plusieurs maisons sans existence réelle,

sous diverses raisons sociales (ce qu'on appelle aujourd'hui des « sociétés-écrans »). Achetant le plus de marchandises possible, il paie un tiers ou un quart comptant et donne au vendeur des bons sur le banquier chez qui il a déposé des fonds. Celui-ci, en confiance, solde sans sourciller. L'opération est renouvelée plusieurs fois ; le faiseur se retrouve bientôt devoir des sommes énormes. Aux abois, soit il dépose son bilan et conclut un arrangement avec ses créanciers, qui s'estiment bien heureux de récupérer 10 ou 15 % de leur créance, soit il déménage à la cloche de bois pour aller porter ailleurs ses talents. Bref, Mercadet pratique avec un art consommé ce que Wall Street plus tard nommera les *junk bonds*, les « emprunts pourris ».

Il appartient à une autre génération que le père Grandet, qui ne croit qu'à la terre : pour lui, comme Emmanuel Berl l'a fait dire au maréchal Pétain, « elle ne ment pas ». Ce sont ses vignes qui gagent sa fortune. *La Plaisante Sagesse lyonnaise* (1920), recueil de maximes populaires, dit : « L'argent, elle est plate, c'est fait pour s'entasser », mais ajoute aussitôt, contradictoirement : « Elle est ronde, c'est fait pour rouler. » Grandet, provincial, est de la première école. Parisien, Mercadet appartient tout entier à la seconde, celle de la circulation sans rivages d'un capital à la fluidité mercurielle. Par ces temps de révolution, explique-t-il, mieux vaut pouvoir, quand on a fait un trou à la lune, s'esbigner discrètement avec son magot sans rien laisser derrière soi. « Il n'y a au monde que deux manières de s'élever », disait La Bruyère, « ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres¹ ». Les deux peuvent s'additionner² et Mercadet y excelle. Son procédé est d'une simplicité

1. La Bruyère, *Les Caractères* (1688), « Des biens de fortune », 52.

2. En témoigne Blondet dans *La Maison Nucingen* : « l'argent des sots est de droit divin le patrimoine des gens d'esprit » (*La Comédie humaine*, t. VI, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 374).

biblique : il s'agit d'acheter des actions quand elles sont en baisse pour les revendre quand elles sont en hausse, avec toutes les ruses permettant de berner les naïfs tout en s'assurant un maximum de juteux bénéfices. D'où l'organisation d'une panique boursière totalement artificielle sur les mines imaginaires de la Basse-Indre (qui évoquent les très réelles mines de la Haute-Loire), en faisant croire d'abord, à tort, à leur épuisement, puis en retardant délibérément l'annonce de la découverte d'un gisement qui, d'un seul coup, fera vertigineusement grimper leur valeur. Les gens bien informés auront acheté à très bon compte quand tout le monde vendait. Ce « délit d'initié » relève-t-il de l'adresse ou de la malhonnêteté caractérisée ? Aux yeux de la puritaine Mme Mercadet, la réponse ne fait aucun doute, mais pour le spéculateur, le pire handicap est ce qu'il appelle « la probité bête » (IV, 15). Ayant balayé de sa conscience des scrupules hors de saison, il doit se situer dans une zone où règne un flou moral savamment entretenu : « L'excessive habileté n'est pas l'indélicatesse, l'indélicatesse n'est pas la légèreté, la légèreté n'est pas l'improbité, mais tout cela s'emboîte comme des tubes de lorgnette », avec des nuances « imperceptibles » au vulgaire, « pourvu qu'on s'arrête jusqu'au Code, si le succès arrive » (IV, 3). Succès qui légitimera les moyens les plus hasardés. Joueur dans l'âme, Mercadet tente des coups de partie de plus en plus risqués en utilisant à fond les ressources du crédit. Il ne fait que se conformer au système, puisque le crédit, observe-t-il, est devenu la seule richesse des gouvernements. Ligotée par les bandelettes de la raison bourgeoise, Mme Mercadet est incapable de concevoir qu'on ose emprunter alors qu'on se sait hors d'état de s'acquitter. Cette respectable matrone est décidément fort ingénue. S'élevant à des hauteurs philosophiques, son mari lui explique que l'existence même est un emprunt perpétuel, et que par définition l'homme meurt insolvable envers son père, à qui il doit ce capital absolu, reçu gratuitement : la vie (voir I, 6). Du reste, en un domaine

d'où la morale est parfaitement absente, ces considérations sont oiseuses, et l'actionnaire ne vaut pas plus que celui qui le gruge : pour l'un comme pour l'autre, il s'agit de gagner de l'argent. Immoral pour les gens timorés, amoral sans doute, Mercadet est aussi moraliste quand, tirant de son gousset une pièce de cinq francs, il s'écrie : «Voici l'honneur moderne!» (I, 6). S'en scandalise qui voudra, *cela est*, et à l'homme habile de profiter de cet état de fait, s'il le peut.

La Bourse, c'est la Vie – l'argent, le sang et le sperme du corps social. À la faveur de la crise, on disserte beaucoup sur le lien supposé entre capitalisme et pulsion de mort. Mercadet en incarne au contraire la face vitaliste, intrinsèquement séminale. La Bruyère observe : «Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille¹.» Dans *Le Faiseur*, le pseudo-la Brive, très prosaïque Michonin, confirme en plein l'axiome. Dès que, comme la marée, l'argent s'est retiré, littéralement Julie n'existe plus ; ce qui lui donnait signification et consistance s'étant évaporé, elle tombe au néant ; même son admirable et sincère soupirant l'abandonne. Le credo de Mercadet repose sur cette conviction que sans argent, point de salut ; point d'être, tout simplement. Lui ferait-on grief d'aimer l'argent, il hausserait les épaules : à part quelques névropathes, est-il un vivant qui n'aime pas la vie ? Il aime l'argent comme instinctivement on aime la lumière, la santé. Cet expansif n'a rien à voir avec Gobseck, l'usurier ratatiné sur ses jouissances cérébrales. C'est un costaud, un sanguin, un abondant, un débordant. De mots (quelle faconde !), de projets (à peine l'un s'est-il effondré qu'il en échafaude un autre, tout aussi mirobolant), de houles vitales écumeuses et toujours renouvelées. Sur la scène, on confie son rôle à des «rondeurs», comme Bernard Blier ou Jean Le Poulain. La jovialité embobineuse est essentielle à son personnage : la maxime,

1. La Bruyère, *Les Caractères* (1688), «Des biens de fortune», 7.

empruntée à Vidocq encore, selon laquelle « un quintal de chagrin ne paye pas deux sous de dettes¹ » (I, 6), induit l'impérieuse nécessité d'afficher tout le nuancier de l'euphorie, de la bonhomie souriante à l'enthousiasme lyrique pour l'affaire du siècle à saisir aux cheveux... Les faces de Carême font fuir tout le monde, alors que l'arme la plus sûre (et la plus perfide) du spéculateur est la confiance, aussi mal placée soit-elle, qu'il a su inspirer. Tranchons le mot : non seulement il n'est pas odieux, mais il est terriblement sympathique ; il doit l'être, la sympathie est son meilleur atout, l'instrument le plus persuasif de son arnaque. Cette crème des hommes, cet homme en or (ô combien !) est incapable de faire du mal à une mouche, si ce n'est à ses actionnaires, mais avec les meilleures intentions du monde. S'il ruine les siens, c'est pour les enrichir. Sa vocation de l'argent n'a pas desséché ses entrailles : il a pitié du père Violette qu'il a plongé dans la misère et l'aide comme il peut. Inconscience d'une aimable crapule que n'effleure jamais le moindre sentiment de culpabilité ? Lorsqu'on lui demande comment il escompte désintéresser ses créanciers, il répond, magnifique : « ça les regarde ! » (I, 5). Criminelle désinvolture, sans doute, mais aussi rayonnement quasi physique d'une vitalité triomphale, « dionysiaque », dit Barthes, d'une « sur-énergétique² », jusque dans ses échecs dont, au-delà de toute condamnation vertueuse, le spectateur espère qu'il saura les surmonter, comme son parèdre Robert Macaire³ qui, lui aussi spoliant les gogos, la maréchaussée à ses basques, réussit toujours à s'en sortir par la grâce d'une incroyable faculté de rebond et surtout d'une imagination sans limites.

1. Chez Vidocq, « cent écus de chagrin ne paient pas six francs de dette » (*Les Vrais Mystères de Paris*, VII).

2. Roland Barthes, *Essais critiques*, op. cit., p. 91-93.

3. Voir p. 30, note 2.

De l'affairisme à l'affabulation

Mercadet est donc l'exact contraire d'un avare. Il ne retient pas dans ses serres de rapace, il sème à tous vents ce qu'il n'a pas, avec une générosité confondante. À qui veut l'entendre il fait miroiter les profits les plus inespérés. Il associe, par pure bonté d'âme, à des affaires splendides des clients qu'il traite comme des amis. Dans cette force qui va, il y a un appel irrésistiblement entraînant et comme une contagion conquérante. Ce n'est pas pour rien que s'il paie, c'est... «d'audace» (I, 6), et qu'il se compare en toute simplicité à Napoléon – un Napoléon dont les Waterloo préparent de futurs Austerlitz, comme le banquier Nucingen a su «s'élever de chute en chute¹» –, ce qui suffirait à alerter sur sa proximité avec Balzac, qui se voulait le Napoléon de la plume. Cet être, puissamment charismatique, jamais en repos et qui part au quart de tour dès que semble se profiler une quelconque opportunité de tripotage, est, comme l'Empereur, un visionnaire enfiévré qui enfourche sans cesse de renaissantes chimères. Pour se sentir exister, il a besoin de combiner à jet continu des «affaires superbes» dont le vertige donquichottesque est sa drogue à lui (il s'agit bien d'une addiction). Dans *La Peau de chagrin*, Balzac, qui ne savait que trop de quoi il retourne, avait défini la dette comme «une œuvre d'imagination²», incompréhensible au rationalisme frileux, celui de Mme Mercadet, à qui objectivement on ne peut donner tort, mais qui passe à côté de ce qui fait la saveur et l'électricité de la vie de son époux. En osant un pari sur l'avenir, le débiteur accomplit une démarche déraisonnable, dont le danger fait la beauté, et qui relève au fond de la poésie. *Le Faiseur*, n'est-ce pas étymologiquement le Poète? En bâtissant et

1. Bernard Guyon, Préface au *Faiseur*, in *La Comédie humaine*, Club français du livre, t. VI, 1965, p. 336.

2. *La Peau de chagrin*, éd. Nadine Satiat, GF-Flammarion, 1996, chap. II, p. 220.

rebâtissant sans cesse, au fur et à mesure qu'ils s'écroulent, ses châteaux évanescents, il est comme Baudelaire, fasciné par « les nuages... les merveilleux nuages¹ », dont l'improbabilité rêveuse est plus séduisante que les aménités du donné. Ne nous y trompons pas : ce que Mercadet aime dans l'argent, c'est moins l'argent que les scénarios du désir qu'il déploie. Mines de charbon, marais salants, assurances contre la conscription, tout lui est bon pour faire flamber la chaudière du fantasme, fabuler, ébaucher à sa façon des romans toujours recommencés. En profondeur, Balzac le traite en collègue, avec indulgence et même complicité ; et lui-même, avec ses plans grandioses d'extraction d'argent en Sardaigne ou de culture intensive de l'ananas à Passy, n'a rien à lui envier. De son cerveau naissent irrépressiblement des fictions brillantes, qui se font et se défont avec une plasticité onirique. Barthes suggère qu'en Mercadet Balzac aurait déposé « à la fois le secret et la caricature de sa création² ». C'est un écrivain qui n'écrit pas, un voyant qui aurait compris André Breton : « L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel³ » (formule qui peut se renverser). À la lisière exaltante de ce qui est et de ce qui pourrait être, à sa manière un quêteur d'absolu jamais découragé, il est un artiste de la virtualité.

Chez Balzac, « la finance est une chose en soi », dit Alain⁴. Elle fonde une sorte d'univers parallèle, invisible, qui aujourd'hui avec la mondialisation a même atteint l'abstraction. Il s'agit bien, comme on le dit, d'une « bulle » suspendue dans le rien, puisque des sommes impensables transitent par des circuits immatériels. Mercadet est un architecte du vide, il vend ce qu'il appelle des « marchandises fantastiques » (I, 13), des biens inconsistants. Au

1. Baudelaire, « L'Étranger », in *Le Spleen de Paris* (1869).

2. Roland Barthes, *Essais critiques*, op. cit., p. 90.

3. André Breton, « Il y aura une fois », in *Le Revolver à cheveux blancs* (*Œuvres complètes*, t. II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 50).

4. Alain, *Balzac*, Gallimard, « Tel », 1999 [1950], p. 189.

centre de son système proliférant, comme chez Charles Ponzi, le Mercadet de Boston en 1920, ou chez Bernard Madoff, le Mercadet de New York en 2008¹, mais aussi comme au centre de la littérature, le néant. Quand la bulle crève, il apparaît brusquement et se venge. Retour du refoulé, c'est-à-dire du réel. Mais le rêve aura passé. Celui de l'escroc, bien sûr, mais aussi celui, qui ne vaut ni plus ni moins, de tous ceux qui, à leurs dépens, ont passionnément cru en lui. On se demande si, au lieu de le poursuivre pour les pertes économiques qu'il a occasionnées, on ne devrait pas plutôt le décorer ou lui élever une statue pour les gains libidinaux qu'on lui doit.

Comédie de mœurs, indubitablement, *Le Faiseur* anatomise un certain type généré par l'état actuel de la société, et le fait crûment, comme à chaque page de *La Comédie humaine*, par exemple lorsque Mercadet prend acte du fait qu'il n'y a plus désormais de sentiments, mais des intérêts, plus de famille, mais des individus, ou encore lorsque, par la Brive interposé, il illustre l'imposture rentable d'étiquettes politiques ayant perdu toute portée dans un monde de truquage et de mensonge généralisés : « Je serai socialiste. Le mot me plaît. À toutes les époques, mon cher, il y a des adjectifs qui sont le passe-partout des ambitions ! Avant 1789, on se disait économiste ; en 1805, on était libéral. Le parti de demain s'appelle social, peut-être parce qu'il est insocial : car en France, il faut toujours prendre l'envers du mot pour en trouver la vraie signification !... » (III, 5). Il dégonfle sans merci les baudruches niaises de l'idéal, les sornettes d'amour et d'eau fraîche, il fait grincer les roucoulements du jeune couple en les parasitant sans ménagements avec les sommations peu harmonieuses d'une réalité sans tendresse. Balzac met en scène les analyses de Marx dans le

1. L'étonnant dossier publié par le *Financial Times* des 9-10 avril 2011, « From behind bars, Madoff spins his story », offre un excellent commentaire sur les combinaisons techniques et la personnalité de Mercadet.

Mise en page par Meta-systems - 59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000382.N001
Dépôt légal : avril 2012

Extrait de la publication